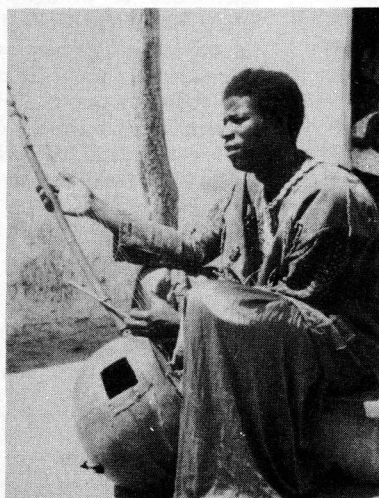


SOMMAIRE

N° 29-30 - Mai-Août 1977 - Volume V

Avant-propos	<i>F. BEBEY</i>	2
Le sens de la tradition.	<i>F. LUMWAMU</i>	3
Le style du griot.	<i>MASSA M. DIABATÉ</i>	6
De l'huile au miel.	<i>G. CALAME-GRIAULE</i>	9
Règles sociales de récitation des contes en Haute-Volta.	<i>D. REY-HULMAN</i>	14
La création musicale et littéraire dans la tradition orale africaine.	<i>E. BELINGA</i>	17
La voix du Cyóndo, le soir, à travers la savane.	<i>C. FAIK-NZUJI</i>	19
Un nouveau genre oral : le concert.	<i>A. RICARD</i>	30
Petit N'imprudent et page sonore	<i>G. RETORD</i>	35
• DOCUMENT PÉDAGOGIQUE N° 5		I-II-III-IV
En direct :	• DU TOGO : ENTRETIEN AVEC PAUL AIHY, SCULPTEUR 44 • DU NIGER : CENTRE D'ÉTUDES LINGUISTIQUE ET HISTORIQUE PAR TRADITION ORALE (C.E.L.H.T.O.). 48 • DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DU CONGO : MUSIQUE TRADITIONNELLE. RÉALITÉS CONGOLAISES D'AUJOURD'HUI. 49	
D'un livre à l'autre :	• L'IMAGE DU BLANC DANS LA LITTÉRATURE ORALE AFRICAINE 53 • ARCHIVES DE LA LITTÉRATURE ORALE AFRICAINE. 57 • LA MÈRE DÉVORANTE. 58 • DE LA TRADITION ORALE, ESSAI DE MÉTHODE HISTORIQUE. 58 • LA TRADITION ORALE, PROBLÉMATIQUE ET MÉTHODOLOGIE DES SOURCES DE L'HISTOIRE AFRICAINE. 59 • ESSAYS ON MUSIC AND HISTORY IN AFRICA. 60 • CLASSIQUES AFRICAINS. 61 • LANGUES ET CIVILISATIONS A TRADITION ORALE. 62	



RECHERCHE PÉDAGOGIE ET CULTURE

directeur de publication

Robert Destribats

rédacteur en chef

Denyse de Saivre

conseiller technique

Bernard Clergerie

AUDECAM

100, rue de l'Université
75007 Paris

Les articles

*publiés dans cette revue
n'engagent*

*que la responsabilité
de leurs auteurs.*

avant-propos

Tous les peuples de la terre ont une tradition orale. Celle-ci est plus ou moins vivante selon le degré d'empiètement de l'écrit sur elle, mais en tout état de cause, elle reste l'un des éléments de base de l'organisation socio-culturelle première des diverses communautés humaines. Aujourd'hui encore, même dans les civilisations les plus rompues à l'écriture, tout ce que dit ou chante l'homme n'a pas encore été répertorié, transcrit ou écrit. Souvent, c'est cette tradition orale, que d'aucuns appellent populaire non sans une pointe de mépris, qui maintient avec force le caractère de diversité et de spécificité des peuples au sein d'un contexte de nationalité dont le réalisme n'est pas toujours incontestable. En préservant et perpétuant ainsi les différences entre communautés ou groupes ethniques, la tradition orale contribue à agrémenter la vie des hommes, de laquelle elle bannit la monotonie. Elle oppose à la civilisation uniforme ou homogène des nations la force réfractaire du milieu ethnique, de la croyance de petits groupes à des valeurs non codifiées par l'écrit, de l'enracinement enfin. Force perpétuellement en mouvement, force dynamique donc, grâce à laquelle le breton, le provençal, le bambara ou le lingala restent des réalités vivantes, la tradition orale peut s'avérer être, également, dans certains cas, une source de discorde profonde entre les citoyens d'un même pays. Ce danger menace bien des pays en Afrique, mais aussi en Europe où pourtant la notion de tribu a presque complètement disparu depuis longtemps. Mais, malgré cela, l'expérience et l'histoire prouvent que la tradition orale n'est pas un frein à l'éclosion et au développement d'une société, d'une culture, d'une civilisation. Elle fut pendant très longtemps à la base de la civilisation de l'Égypte antique, civilisation avancée s'il en fût, qui n'eut pas besoin de coloniser pour conquérir des cœurs, des esprits, des hommes. La première feuille de papyrus utilisée comme support de l'écrit suscita, semble-t-il, la grande colère du pharaon qui vit là, du premier coup, la fin de l'ère de la mémoire de l'homme, ce dernier devant désormais se référer constamment à l'écrit, témoin de ce que lui-même aurait oublié. Certes, l'écrit représente le « progrès » par rapport à l'oralité. Il est douteux que l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, Archimède ou Einstein eussent existé si la mathématique n'avait pu bénéficier de l'exactitude tranquille et sûre de cette mémoire infailible qu'est une simple feuille de papier sur laquelle on écrit les termes d'une formule, d'un théorème ou d'un principe, ou bien encore la démarche de la réflexion en vue de la résolution d'une équation. Cette réflexion, de plus en plus intense à mesure que le sens des lois fondamentales de la nature se découvre, et que la théorie de la relativité du temps vient constamment bousculer ou pourfen-

dre d'autres idées établies depuis des générations. C'est dire combien l'écrit nous rapproche de la grande conclusion, objet de recherches sans fin depuis que l'homme vit sur terre : la vraie connaissance, dont les coordonnées restent non définies jusqu'à présent.

Mais l'écrit n'existerait pas si l'homme n'avait exprimé, oralement d'abord, ce qu'il ressentait. Car l'écrit n'est autre chose que la photographie du verbe, du mot, de la parole, tout cela agencé pour construire la pensée. Si l'homme était né muet, si, en d'autres termes, l'oralité n'avait pas été la première puissance expressive des êtres humains, y aurait-il jamais eu d'écriture ?

De tous les peuples du monde, ceux d'Afrique noire sont de ceux chez qui la tradition orale est la plus vivace, la plus originale aussi. Cette originalité tient principalement à la vision globale que le Noir d'Afrique a du monde, d'un monde où le verbe a toujours occupé la première place, étant lui-même l'initiateur de toute chose, et l'initié en toute chose. Le verbe est dans tout, dans l'arbre, dans l'eau, dans le feu, dans le vent, dans l'herbe, dans la pierre, dans l'homme vivant comme dans l'homme au-delà de la vie et de la survie. Dans ce monde cosmogonique, où tout est dans tout, où il n'est pas nécessaire de différencier pour expliquer ou extraire, où il suffit de vivre l'initiation progressive à la Connaissance, l'homme manifeste une totale indifférence vis-à-vis de la chose écrite, de l'écriture qui « appauvrit le réel », pour reprendre les termes de Léopold Sédar Senghor qui déclare en substance : « C'est la chance de l'Afrique noire d'avoir dédaigné l'écriture même quand elle ne l'ignorait pas ». C'est cette vision globale du monde, où l'oralité suffit à l'homme, qui a doté l'Afrique noire d'un système d'éducation complètement différent de ceux conçus par d'autres civilisations. Dans ce système, l'intellect seul ne suffit pas, il se double de mémoire, et n'est homme, véritablement, que celui qui sait se souvenir, voire ne rien oublier. Au cours d'un congrès d'anthropologie tenu à Paris en 1960, un africaniste belge a révélé qu'il avait rencontré, dans le Sud-Kasaï, des hommes qui savaient jusqu'à 3000 proverbes.

Le résultat d'un tel système d'éducation est un mode d'expression dans lequel le son et le message qu'il est chargé de véhiculer sont prisés à égalité. Le contenu – le message – va grossir l'amas de sagesses séculaires constituant la philosophie, la croyance, la métaphysique : c'est le Verbe proprement dit, vieux comme l'Ancêtre, celui-là que Marcel Griaule découvra en entendant le vrombissement du rhombe chez les Dogon de Bandiagara, au Mali. Quant au contenant, le son, de par les fonctions exceptionnellement importantes qui sont les siennes dès le départ, il n'aura que rarement le droit d'être gratuit. D'où

cette découverte moderne de « musique fonctionnelle », que l'on évoque à tort ou à raison chaque fois que l'on parle de la musique africaine traditionnelle. Le fait est que, dans la plupart des cas, cette musique constitue véritablement l'enveloppe agréable et sûre, grâce à laquelle le message arrivera à destination, apportant au destinataire – l'homme et lui seul – des éléments nouveaux susceptibles de favoriser sa quête perpétuelle de la Connaissance. C'est pourquoi elle sous-tend tous les actes de la vie ordinaire qu'elle peut transposer ou défigurer dans la légende, le conte ou la fable, dans le présent comme dans l'au-delà, lorsque l'enfant naît ou que l'adulte renaît.

Ces caractéristiques de la tradition orale africaine justifient l'attention que des ethnologues du monde entier lui accordent. Mais parce que l'ethnologie voudrait permettre à l'homme de se mieux connaître grâce à la connaissance des qualités et défauts d'autres hommes, elle a quelquefois tendance à exagérer certains détails qu'elle a perçus ici ou là, à idéaliser ou à ridiculiser, involontairement, en présentant des gros plans destinés à l'examen minutieux de spécialistes, comme si ces plans étaient immuables dans le temps. La revue « Recherche, Pédagogie et Culture », qui se doit, de par son optique même, de s'intéresser à la tradition orale, n'ignore pas le danger d'« ethnologisme » qui menace celle-ci, et qu'évoque F. Lumwamu dans le premier article. Mais ethnologie sous-entend recherche, et c'est en toute justice qu'il convient de laisser la parole à tout chercheur qui présente une communication intéressante. C'est le cas de G. Calame-Griaule et de Diana Rey, dont les articles, fondés sur des recherches effectuées avec des étudiants africains, nous révèlent des aspects nouveaux. Autour d'eux, comme en une table ronde, viennent se déployer les réflexions de Massa M. Diabate, Eno Belinga, Clémentine Nzugi, Alain Ricard et Georges Retord, tous attestant de la vitalité de création de cette tradition orale du passé à notre présente époque, sur les plans scientifique et pédagogique à la fois. D'une manière générale, le choix des textes du présent numéro repose déjà, lui-même, sur un proverbe bantou selon lequel le son du tam-tam n'est bon que s'il provient simultanément des deux peaux qui le constituent. Nous voilà bien dans le vif du sujet : musique et tradition orale.

Francis Bebey

(Prix de la jeune chanson 1977, décerné par la Société des Auteurs et Compositeurs de Musique SACEM, Paris, Francis Bebey vient, après « Les Fils d'Agatha Moundio », « Les trois petits crieurs », « La poupée Ashanti », de publier un nouveau roman « Le roi Albert d'Effidi », Éditions Clé, Yaoundé, Cameroun. Il est également l'auteur de « Musique de l'Afrique », Éditions Horizons de France, Paris, 1970.)